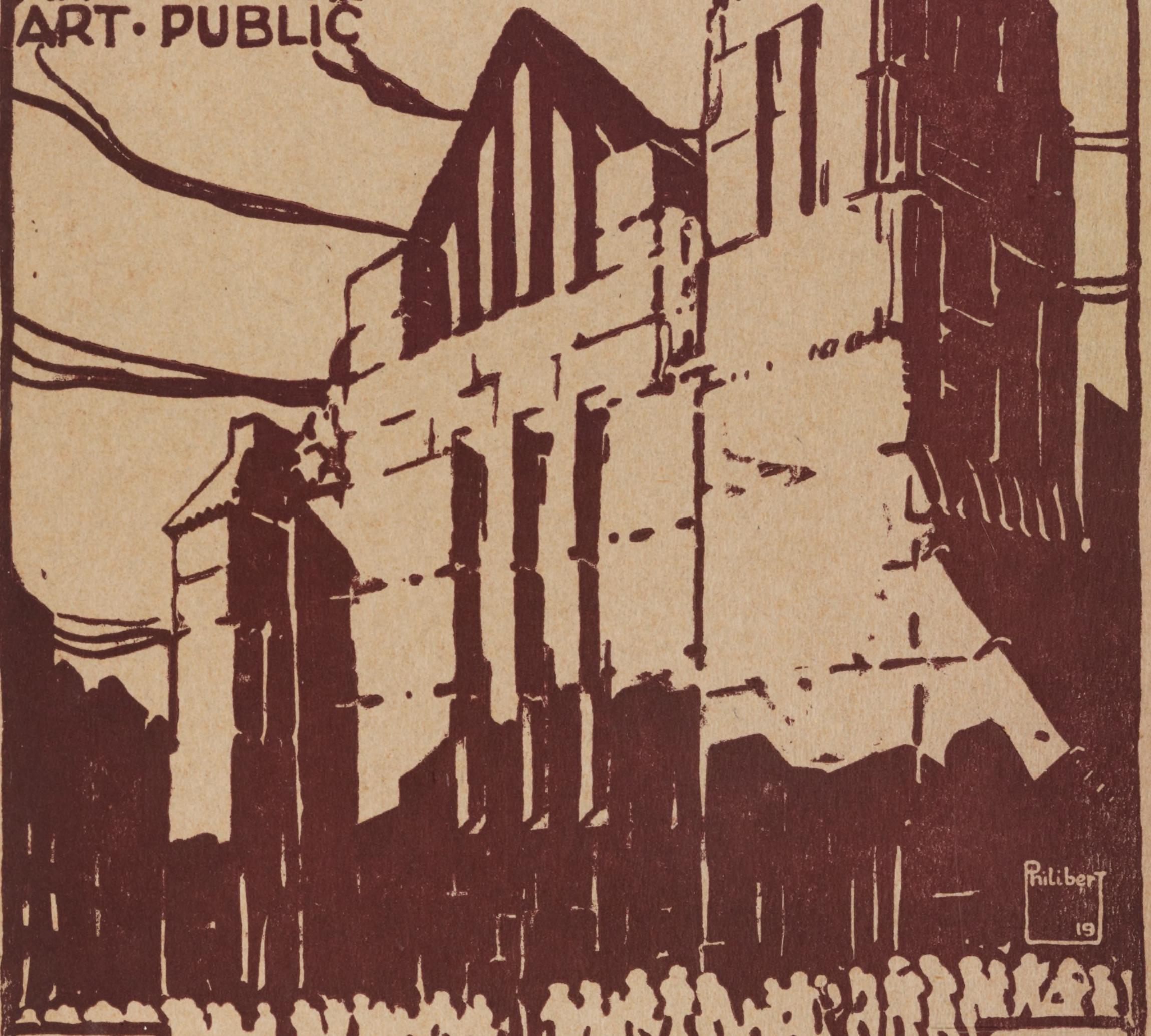


LA CITE

URBANISME:
ARCHITECTURE
ART. PUBLIC



EDITION
TEKHNE

REVUE · MENSUELLE
II^e ANNEE

NUMERO 9

Sept.
1931

REVUE MENSUELLE BELGE
LA CITÉ
URBANISME ■ ARCHITECTURE ■ ART PUBLIC
RECONSTRUCTION
DES RÉGIONS DÉVASTÉES

Rédacteurs : MM. Fern. Bodson, architecte (Bruxelles); André de Ridder Publiciste (Anvers); Hub. Hoste, architecte (Bruges); Raymond Moenaert, architecte (Bruxelles); L. van der Swaelmen, architecte-paysagiste (Bruxelles). M.R. Tu-Mer, homme de lettres (Bruxelles); Raph. Verwilghen, Ingénieur Urbaniste (Bruxelles), Secrétaire de la Rédaction.

Les Rédacteurs et Collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles. — Il sera rendu compte dans « la Cité » de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés à la Revue.

Pour la rédaction, l'administration et les demandes d'abonnement, s'adresser au Siège de la Revue : 10, Place Loix, St-Gilles-Bruxelles.

Pour la vente au numéro, s'adresser exclusivement aux libraires.

ABONNEMENT : 10 fr.; Etranger, 12 francs; le numéro, Un franc.

Les abonnements peuvent se prendre en versant la somme de 10 francs au crédit du Compte-chèques-postaux : n° 16621 (Revue : La Cité).

MONOBLOC

176, ch^{sée} de Boondael - Bruxelles



Maisons ouvrières et rurales
en agglomérés poreux et en briques

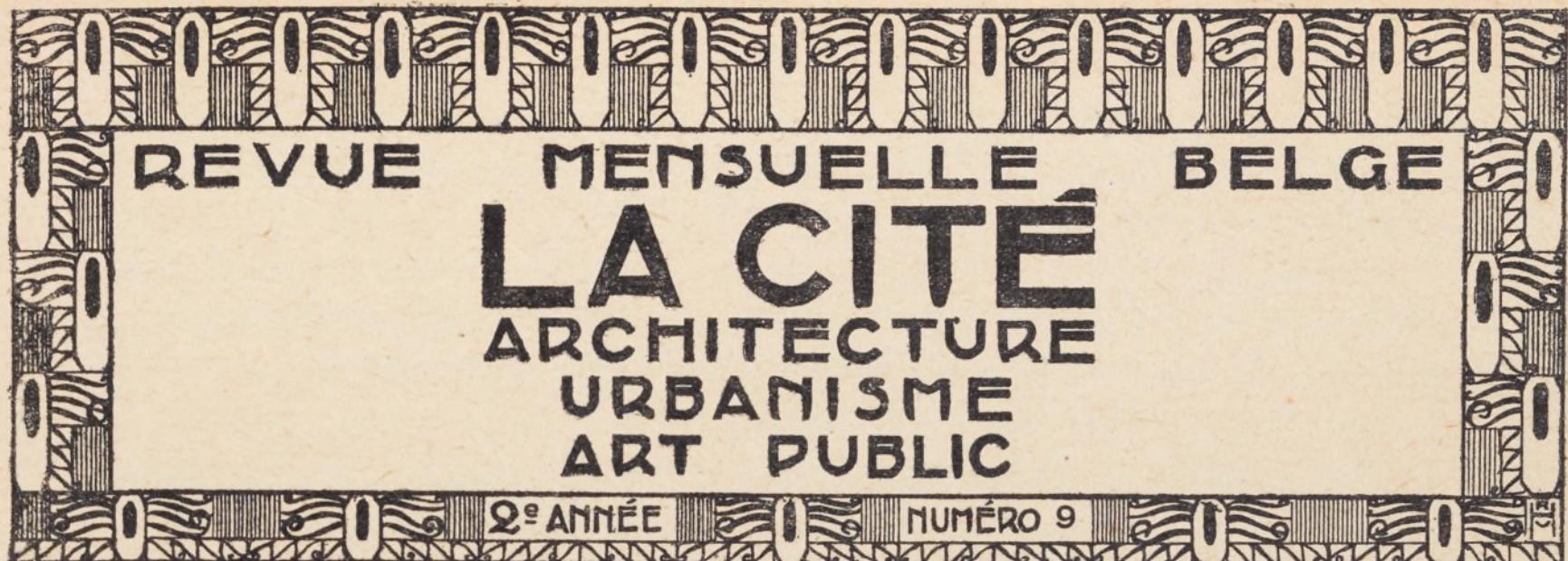
USINES

Béton armé de tous systèmes

Hourdis creux sans coffrages

BLOCS AHERMANES KNAOPEN
MACHINES PILONNEUSES

G.C.



ELIE FAURE

SES ENSEIGNEMENTS PHILOSOPHIQUES DE L'ART

L'histoire n'est pas qu'une simple reconstitution du passé, une vision impersonnelle de faits et d'événements. Pour parvenir à condenser en quelques pages la vie de multitudes et de siècles, l'historien doit forcément choisir les éléments qui lui paraissent le mieux en définir le caractère, il doit limiter l'angle sous lequel il les envisage.

Le choix du point de vue, conséquence inévitable de la complexité de la matière rend l'analyse elle-même subjective. L'historien qui nous détaille les mobiles constructeurs du passé, nous initie en même temps aux vérités dont le présent s'alimente.

Traçant une fresque prestigieuse où toutes les grandes époques de l'art se résument en de puissants raccourcis, Elie Faure a fait non seulement œuvre d'historien, mais aussi œuvre de philosophe. Son histoire de l'art vient étayer des conceptions esthétiques nouvelles.

Avant lui déjà, l'art avait cessé d'être — pour ceux qui le commentent autant que pour ceux qui le créent — un accessoire, une parure, dont la pensée de l'homme se revêt aux époques de splendeur. Avec Taine nous avions compris que l'art est solidaire de nos pensées et de nos actes, du temps et du milieu où nous vivons. Il nous apparut dès lors comme une manifestation sociale. Et si les idées de Taine ont survécu, c'est qu'elles sont venues à l'heure où « nous apprenions que notre propre destinée était liée aux actes de ceux qui nous précèdent sur la route et à la structure même de la terre où nous sommes nés ».

Elie Faure nous aidera à franchir une nouvelle étape. « Nous ne demanderions à l'art — écrit-il déjà dans la préface de son volume consacré à l'art

antique — quede nous enseigner l'histoire s'il n'était qu'un reflet des sociétés qui passent avec l'ombre des nuages sur le sol. Mais il nous raconte l'homme et l'univers à travers lui. »

Guidés par Faure dans le dédale des siècles passés, nous comprenons que l'art résume ce que fût au cours des temps l'objectif de la pensée humaine, l'élément de vérité vers lequel s'orientaient les esprits et les cœurs.

Cette version nouvelle de l'Art, nous était apparue déjà, peu de mois avant la guerre, lorsque l'architecte-philosophe d'Amsterdam, le Dr H. P. Berlage, vint donner à l'Université Nouvelle, les retentissantes conférences dont la revue « Art et Technique » propagea le texte.

A toutes les grandes époques — constatait Berlage — l'art pénétrait la vie sociale tout entière, n'étant lui-même qu'une image sensible de la société. A de telles époques, l'art est la synthèse de tous les arts; c'est le résultat d'un courant intellectuel animé d'un idéal social, source d'une culture.

C'est alors que l'architecture prend la préséance sur tous les autres arts et nous donne ses créations les plus sublimes.

A de telles époques l'individu se cantonne dans une grande objectivité. L'œuvre qu'il crée est le résultat d'une communauté intellectuelle d'idées, d'un accord spirituel, en d'autres mots d'une convention que l'on peut appeler religieuse.

C'est pourquoi au cours des temps à chaque religion correspond une architecture et un style propres, si bien que l'on peut dire que toute culture a été le produit d'une religion et d'une architecture.

De nos jours encore une culture esthétique ne peut se concevoir que s'il existe une culture générale. C'est dans la subordination de l'individu à l'idéal commun de notre temps — que Berlage proclame démocratique — qu'il trouve les origines d'une architecture et d'un style nouveaux.

Partant de ces principes, le grand maître de l'architecture moderne a bâti une esthétique dont notre génération de constructeurs s'alimente.

Lorsque, quelques mois après ces enseignements, une revue française nous fit connaître l'histoire de l'art d'Elie Faure, dont la publication avait commencée en 1909, mais qui, à cette époque, était encore peu répandue en Belgique, ce fut pour nous une joie et un réconfort de trouver de merveilleuses concordances entre l'évangile de l'art nouveau que le philosophe d'Amsterdam nous avait prêché et les enseignements de l'historien.

La signification spirituelle et sociale, que l'art n'a cessé d'avoir au cours des temps, nous devint sensible au travers du verbe magnifique d'un des maîtres de la littérature française.

« L'art — nous dit Elie Faure — a été dès ses humbles origines, la réalisation des pressentiments de quelques-uns répondant aux besoins de tous. Il a forcé le monde à lui livrer les lois qui nous ont permis d'établir progressive-

ment sur le monde la royauté de notre esprit. Emané de l'humanité, il a révélé à l'humanité sa propre intelligence. Il a défini les races, il porte seul le témoignage de leur dramatique effort. Si nous voulons savoir ce que nous sommes, il nous faut comprendre ce qu'il est. »

« ... L'art est l'appel à la communion des hommes. Nous nous reconnaissons les uns les autres aux échos qu'il éveille en nous. »

Poursuivant à travers l'histoire l'examen des manifestations artistiques de l'humanité, Elie Faure y découvrira sans cesse l'élément spirituel et social qui rend l'artiste solidaire du monde qui l'entoure.

Il nous le montre parvenant, jusque dans les époques les plus individualistes, à résumer en son œuvre « la symphonie populaire dispersée momentanément à tous les vents de la sensation et de l'esprit. »

Il saluera avec reconnaissance ces « grands individus qui recueillirent dans leur âme l'âme des foules disparues pour en transmettre l'espoir aux foules à venir. Car ce sont eux qui passent le flambeau. Ils sont le trait d'union entre les besoins généraux que les hommes ne sentent plus et les besoins généraux qu'ils ressentiront un jour, entre l'organisme d'hier et l'organisme de demain. Ils sont une foule à eux seuls et la continuité de sentiment qui liait les hommes aux hommes s'est réfugiée dans leur cœur. »

Jamais avant Elie Faure on n'avait à ce point mis en relief la vertu du « rythme social » qui, chaque fois que l'humanité a perdu le sens collectif, enjoint à l'individu « de se lever du milieu des foules pour soumettre l'œuvre des foules à sa critique et découvrir en elles, en lui et dans l'univers extérieur, les matériaux d'un nouveau rythme où elles pourraient un jour se définir, se reconnaître et retrouver, pour un siècle ou une heure, le sens collectif de l'action. »

Ainsi se trouve préparé, par l'action même des hommes de génie, le passage plus ou moins brutal de l'expression individuelle à l'expression collective dont la manifestation suprême sera l'architecture.

De ces grandes époques d'art collectif, Elie Faure nous donnera des descriptions inoubliables. Voici en quels termes il en résume la signification :

« L'histoire — écrit-il — est comme un cœur qui bat, comme un poing qui s'ouvre et se ferme. A certaines heures, l'énergie populaire parvenue à son sommet, exige, pour se donner toute la liberté d'agir, la concentration momentanée dans un vaste ensemble symphonique de toutes les idées morales, religieuses, sociales jusque-là dispersées en quelques esprits d'avant-garde. C'est l'instant prodigieux où la certitude de vivre l'absolu et de l'arrêter dans nos âmes l'espace d'un éclair entre deux sombres étendues, soulève un peuple entier, sans qu'il s'en rende compte, jusqu'au Dieu confus qui l'habite. C'est l'instant prodigieux où l'individu s'efface, où tous les êtres d'une foule réagissent en même temps vis-à-vis des forces extérieures, où de grands édifices sortent tout à coup de terre, voulus de tous, bâtis par tous et subordonnant à leur fonction sociale toutes les expressions isolées par qui les hommes cherchaient encore la veille à se définir séparément. »

A ces époques, caractérisées par une forte synthèse religieuse l'architecture domine tous les arts au point de les absorber. Elle nous apparaît alors, dans son essence même, comme étant « la plus puissante représentation figurée de l'épopée spirituelle anonyme vécue par les multitudes ».

Tels sont les enseignements de l'histoire.

Que peuvent-ils apprendre à ceux qui cherchent au milieu des manifestations anarchiques de nos contemporains la voie qui mène vers un équilibre artistique et social?

Nul, certes, n'est mieux qualifié pour nous le dire que celui qui nous a si intégralement dévoilé le passé que nous en ayons vu surgir une vivante philosophie de l'art.

Aussi était-ce avec impatience que nous attendions un écrit d'Elie Faure sur l'évolution artistique de notre époque, lorsque, au début de cette année, il vint à Bruxelles parler de « La Crise de l'Individualisme ».

Depuis des mois, nous nous proposions de résumer pour les lecteurs de « La Cité » le texte de cette conférence qui a paru intégralement dans la revue « L'Art Libre ». Aujourd'hui nous pouvons faire mieux : Elie Faure a bien voulu redire pour nos lecteurs les idées qu'il avait exposées dans sa conférence, tout en les appliquant plus spécialement à l'architecture. R. V.

ARCHITECTURE ET INDIVIDUALISME

I

Il y a encore, il y aura encore des peintres, beaucoup de peintres. Mais la peinture est finie.

On ne me croira pas. La peinture jouit-elle jamais d'une faveur comparable? Tout le monde en fait. Jusqu'aux marchands de tableaux. Ils ne sont pas seulement dans le temple, ils commentent — ou même rédigent — les saints Livres. Ils fondent des usines de peinture, d'où le tableau en série commence à sortir. Tous ceux qui ne font pas de la peinture écrivent sur la peinture, aussi ceux qui en font, et ces derniers, d'ailleurs, fort bien. Le peintre-critique gouverne la danse et la mode, la littérature et le théâtre. Paris devient ce que fut Athènes, Alexandrie, plus tard Bruges au XV^e siècle, Florence au XVI^e, Rome au XVII^e. Mais mille fois plus important qu'Athènes, Alexandrie, Bruges, Florence et Rome réunies, tout au moins en quantité. Car l'unification vertigineuse du système nerveux du globe multiplie l'attraction de Paris. Paris est la foire de la peinture. L'étranger, de partout, y vient s'initier à la peinture, s'approvisionner de peinture, trafiquer sur la peinture. Un siècle de grandeur plastique, en France, a provoqué la pullulation parasitaire sur le colosse déclinant, phénomène constant, nécessaire, et je dirai même sacré si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Cinq mille peintres ont du talent. Vingt mille se croient du génie. A vingt-cinq ans on a un nom, et pour se faire un nom une saison suffit. En une année, on exhibe ses œuvres dans trente endroits publics. Car les Salons, ces marchés d'esclaves, ne suffisent plus à leur tâche. Chaque jour, dans Paris, dix expositions collectives ou particulières distribuent leurs prospectus. On ne s'étonne plus de voir, un beau matin, la boutique de sa mercière transformée en magasin de peinture. La même semaine, tel peintre a quatre toiles dans l'un de ces box étroits où règne une obscurité d'ailleurs sans inconvénients, puisqu'on ne cultive plus l'agrément de la couleur, six aquarelles dans un autre, huit dessins dans un troisième. Car on expose ses dessins, voire ses projets de dessins. Entretemps, on adresse une Epître aux Béotiens. On écrit ou conférencie, pour expliquer ses intentions, convaincu qu'à dater du jour où paraît le manifeste, le monde sera changé. Puissance ingénue d'une illusion égocentriste commune à tous, et sans précédent, où l'on voit l'individualisme, lequel a créé la peinture, tuer la peinture : aux cinq cents vernissages annuels, chacun des vingt mille peintres qui exposent est convaincu que ce jour-là,

précisément ce jour-là, il forcera la gloire à se pencher sur lui. Et le plus fort, c'est qu'il n'a qu'à demi tort de le croire : la gloire, de nos jours, a pris le masque du succès.

Cette ruée vers une renommée qui ne va plus, ce qui ne la rend ni moins ardente ni moins candide, sans la sanction immédiate de l'or, — il faut vivre, et c'est malaisé, — a pour corollaire l'instabilité des systèmes. Haletants, ils roulent les uns sur les autres, chacun poignardant dans le dos le précédent, qui l'empêche de passer. Entre deux bocks, dans des cafés spéciaux, on invente des esthétiques qui ont ceci de commun à toutes les esthétiques, qu'elles détruisent de fond en comble non seulement l'esthétique, mais les œuvres d'art qui ne répondent pas à la dernière esthétique inventée. On a condamné le romantisme au nom du réalisme, le réalisme au nom du naturalisme, le naturalisme au nom du symbolisme, le symbolisme au nom de l'impressionnisme, l'impressionnisme au nom du cubisme. Et j'en oublie. Le pas titubant de l'esthète se fait de plus en plus précipité. Les gloires les plus hautes — et les plus justifiées — durent de moins en moins longtemps. Nos besoins actuels nous masquent nos besoins passés et prennent figure de lois, de lois définitives. Nous parlons comme des vieillards qui condamnent leurs instincts morts. On n'évolue plus, on ne s'adapte plus, on change. Les plus fermes chancelent. Les plus sages n'y voient plus clair. Dans la cohue brutale où les ambitions les plus vulgaires se mêlent ou se heurtent aux travestissements les plus réussis de la culture, aux jeux les plus audacieux de l'intelligence, ni l'artiste, ni le spectateur ne sait plus ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il voit. Il s'imagine le savoir, certes. Mais les mots ont perdu leur sens, ou plutôt chacun en a plusieurs. Parmi les cent talents incontestables qui éclosent tous les ans, il n'est plus possible de choisir. Il n'est plus possible de distinguer l'ingénuité de l'adresse. Il n'est plus possible de séparer la mode passionnée de la foi vive. Car la mode est passionnée, même quand elle dure un jour. Il n'est plus possible de dédaigner ce qui passe au profit de ce qui demeure, parce qu'il n'est pas un système, même ingénieux, qui reste viable, s'il n'est charpenté de partout par une armature religieuse ou sociale plongeant dans la profondeur des besoins de tous les hommes parmi lesquels il survient, — et nul n'aperçoit encore où est l'embryon du système répondant à ces besoins. Le grand individu lui-même dont le rôle, à toutes les époques anarchiques semblables à la nôtre, a toujours été de rassembler en lui, pour les ordonner selon lui et les exprimer selon lui, les éléments dispersés de la dernière foi commune aux hommes qui le précédèrent, le grand individu lui-même, de nos jours, ne suffit plus à sa tâche. Désorbité, découragé, il flotte. Il ne sait plus où aller. Et il manque la gloire pour ne pas mendier le succès.

II

Les conditions des sociétés humaines n'ont jamais été si favorables à l'aggravation de cette instabilité où l'individu, complètement désorienté, mais

complètement illusionné par la rupture de tous les liens sociaux, de tous les liens religieux, de tous les liens philosophiques croit pouvoir, dès sa sortie du collège, imposer à ces sociétés un système bâclé en huit jours. L'antagonisme apparent, la solidarité réelle des besoins économiques et moraux de toutes ces sociétés se sont manifestés si brusquement, la révélation des civilisations vivantes, ou mortes, ou possibles s'est faite pour nous, en quelques années, d'une façon si singulière et si complexe que notre esprit, violemment submergé, s'abandonne tour à tour aux grandes lames qui le battent ou préfère en nier l'existence en s'enfermant, selon la coutume des aristocraties intellectuelles mourantes, dans un classicisme désuet. Il y a quarante ans, lors de l'impressionnisme, nous ne connaissions guère les Grecs que par des copies romaines ou des interprétations pédagogiques ou littéraires. Nous ne soupçonnions même pas le sens de l'art égyptien, qui nous semblait froid et mort. Nous ignorions à peu près complètement l'art chinois, qui nous paraissait grotesque, l'art indien, qui nous paraissait bestial, même l'art ogival français, qui nous paraissait malade : en somme, toutes les manifestations durables des grands rythmes collectifs de l'humanité. La faveur de l'impressionnisme vint de ce qu'il réagissait seul, au nom de la sensibilité individuelle, contre le poncif gréco-renaissant dont nous ignorions d'ailleurs les sources vraiment humaines. Et maintenant que ces grands rythmes nous sont révélés dans leur esprit même, nous condamnons en leur nom l'impressionnisme, le naturalisme, le romantisme, voire l'art tout entier depuis la Renaissance, toutes choses qui nous ont pourtant préparés à accueillir ces rythmes là. Nous avons trop vite appris que des civilisations immenses avaient grandi, dominé, disparu antérieurement ou extérieurement à la nôtre, et constituaient des ensembles monumentaux capables de rivaliser avec celui que nous représente la nôtre, par conséquent de compléter sinon de supplanter la nôtre dans la détermination de notre futur esprit. Le poids des grandes époques d'Afrique et d'Asie nous opprime, comme nous opprimait hier le poids de notre passé méditerranéen. Notre érudition, débordée par elles, poursuit éperdument notre émotion qui se dérobe et s'essouffle à des synthèses cahotiques ou à des imitations dissimulées et hâtives où se faussent l'un après l'autre les rouages de notre esprit.

L'écueil, et il est si redoutable que notre civilisation propre s'y brisera, si elle refuse de se transformer, c'est que la connaissance approfondie de tous ces rythmes collectifs — égyptianisme, chaldéisme, hellénisme primitif, brahmanisme, bouddhisme, christianisme, islamisme, mexicanisme — où l'individu n'apparaissait pas, coïncide précisément en nous avec le développement d'un individualisme effréné, qui se met en contradiction irréductible avec lui-même dès qu'il cherche à les imiter. Même ceux qui condamnent l'individualisme tiennent à nous le faire savoir. On s'adosse à une cheminée, monocle à l'œil, au milieu d'un cercle attentif, pour proclamer sa foi en quelque religion nouvelle capable de ramener l'homme aux proportions d'un rouage invisible noyé dans une usine gigantesque. Moi qui vous parle, n'ai-je pas un orgueil

secret qui me porte à désirer qu'on connaisse mon désintérêt? Pascal — Pascal lui-même! — ne s'avouait-il pas en rougissant son désir qu'on retrouvât quelque jour les notes informes qu'il jetait dans un tiroir? Et n'est-ce pas là, d'ailleurs, chez un homme de cette taille, une manifestation divine du besoin qu'a de survivre le caractère individuel dans l'édifice commun à éléver périodiquement? Mais il est vrai que de nos jours ce besoin personnel qui s'accentue à mesure que grandit le besoin général contraire, prend un caractère quelque peu comique et, si je puis dire, douloureux. En même temps que tout le monde apporte une sorte d'acharnement maladif et farouche à paraître original, tout le monde se montre anxieux de trouver un accord profond et durable. Et, par une merveilleuse inconséquence, tout le monde cherche son originalité en Egypte ou chez les nègres, en Chine ou chez les Javanais. Tel même s'inspire de dessins d'enfants, tel de dessins de médiums, tel de dessins de fous. Ce n'est pas ainsi que procéderent, pour nous paraître originaux, les Egyptiens ni les nègres, les Chinois ni les Javanais. Ce n'est pas ainsi que procèdent, pour découvrir ce qu'ils sont, l'enfant, ni le médium, ni le fou. Plus l'individu est lui-même, moins il cherche à se différencier. Il me paraît certain que les grands rythmes collectifs n'ont été précisément possibles que parce que chaque individu, libéré de la recherche des vérités transcendantales qui servaient de cadre accepté à son développement, se contemplait ingénument dans sa pureté propre. En tout cas, chacun avait derrière lui dix, ou vingt, ou trente siècles d'alluvions sentimentales, psychologiques, alimentaires, pathologiques qu'il ne soupçonnait pas et en qui se perdaient ses plus lointaines racines. Chacun avait autour de lui une société stylisée dont il acceptait sans phrases d'être un élément inconnu. Et c'est précisément alors que nous avons fouillé, retourné, morcelé, filtré, analysé la substance de nos alluvions séculaires, alors que nous n'acceptons plus d'être un élément inconnu dans une société sans style, que nous nous réclamons de ces époques si différentes de nous! Jamais peut-être la distance ne fut si grande, de notre civilisation mécanique universelle à son aube, aux lentes épopées métaphysiques exprimées tour à tour par les forêts de colonnes qui entouraient, dans le désert, l'image d'un ibis, par les montagnes ouvragées autour d'une pierre noire cachée dans leur plus obscure grotte, par les mille tours ciselées qui, deux à deux, élevaient au-dessus des villes leurs bras suppliants. Je sais bien qu'en fin de compte, tout cela représente un effort d'ordre spirituel que traduit l'architecture avec d'autant plus de puissance que plus de simplicité, de continuité et de logique président à sa conception. Mais jamais les moyens, jamais les besoins, jamais les éléments d'émotion et de drame n'auront à ce point différé. L'esprit est un, c'est entendu. Voilà pourquoi il faut le chercher en nous-mêmes, et non dans les apparences multiformes qu'il a usées tour à tour. Je répète : *qu'il a usées* et non « *dont il a usé* ». Car l'esprit, qui est la flamme, consume les aspects qu'il prend. Et s'il n'en peut trouver d'autres, il brûle jusqu'à leurs cendres.

III

Cependant, la contradiction n'est qu'apparente. Si l'art de ces époques d'abord caractérisées par une forte synthèse religieuse nous impressionne tant, c'est que nous sentons naître de nous-mêmes, parce que nous en avons besoin, un monde encore inconnu dans ses modes où quelque rythme collectif succédera à l'individualisme d'aujourd'hui. Ce monde est en gestation depuis la Renaissance qui, après avoir brisé l'unité de l'organisme médiéval, opérait enfin, avec la Révolution, le morcellement extrême des éléments de l'esprit. Et le reflux de l'Asie auquel nous assistons, ressemble à celui de la mer entre les galets du rivage. Il s'infiltre peu à peu, puis les baigne de toutes parts et, quand il se retire laisse, parmi les varechs fourmillant de vie obscure, son iodé et son sel. Les révolutions et les guerres, comme toujours, ne sont que l'onde de surface, celle qui fait fuir les enfants, démolit leurs pâtes et leurs forteresses de sable. Le drame d'hier, qui continue et qu'ont surtout déchaîné les appétits individuels, a mis les besoins collectifs en évidence. Destructeur d'architectures périmées aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel, il est en même temps constructeur d'architectures embryonnaires. Désormais, ceux d'entre nous qui sont vivants — j'entends spirituellement vivants — ne peuvent plus songer sans rire ou sans colère à une seule des institutions dont l'origine constituait jadis l'ossature symbolique de notre esprit. Et ils cherchent d'autres symboles. L'individu flotte à la dérive dans le torrent qui roule les décombres de toutes les civilisations. Il ne peut éviter de sombrer qu'en appelant à l'aide tous les individus que le même courant emporte. Il ne parle plus que de « construire », et, quand tous parlent de « construire », il s'agit d'un abri commun. N'est-il pas remarquable qu'un seul grand peintre, depuis cent ans, n'ait pas subi le sort de tous les autres, Delacroix, Daumier, Claude Monet, bientôt Renoir, cependant son contemporain? (1) Cézanne n'a échappé à la fureur iconoclaste qui signale l'avènement de toutes les religions — sans d'ailleurs altérer la beauté des vieilles idoles — que parce qu'il représente, en peinture, l'effort architectural qui dénonce les tendances de la pensée on peut le dire universelle depuis vingt ans. Si dans un, ou cinq, ou dix siècles, un nouvel individualisme leur succède, on condamnera au nom de Monet et de Delacroix Cézanne, qui se réclamait d'eux. Je n'y vois pas d'inconvénient.

Je n'y vois pas d'inconvénient parce que Cézanne, pas plus que Watteau, pas plus que Poussin, pas plus que Rembrandt, pas plus que Rubens, pas plus que Titien, ne représente les fins de la peinture, si la peinture a des fins. Il représente, comme tout grand homme authentique, un moment de l'esprit humain. Moment solennel, à vrai dire, qui donne son importance générale à la

(1) Je ne parle pas d'Ingres, sur les insuffisances duquel on ferme volontairement les yeux et qu'on admire en bloc jusque dans les plus grotesques de ses œuvres officielles, pour sauver les réalités et même les apparences constructives de sa production et renforcer le système dont nous avons tous besoin.

puissance propre de sa peinture, incomparable d'ailleurs. Il est le passage essentiel des recherches personnelles qui, depuis la Renaissance, caractérisent l'art entier, la science entière, tout le mouvement intellectuel, à l'édifice impersonnel que visent de nos jours à bâtir ces recherches aussi bien dans le domaine de l'esprit que dans le domaine social, lesquels se déterminent réciproquement comme toujours. C'est pour cela qu'on divinise, et, chose bien plus dangereuse, qu'on tente de dogmatiser son action. Quels qu'ils soient, depuis quinze ans, tous les systèmes esthétiques s'appuient sur lui. Tous les « partis » le réclament, tous ceux qui, de droite ou de gauche, prétendent arracher l'homme intérieur à l'anarchie individualiste pour l'introduire, de gré ou de force, dans l'ordre nouveau. Même ceux qui, par besoin de cet ordre, réclament le retour d'un ordre ancien et évoquent le catholicisme et la culture classique de Cézanne pour ramener notre armature spirituelle aux rythmes qu'il a pourtant brisés, par le seul fait qu'il en a créés de nouveaux. C'est un moyen qui n'est pas neuf. On en a usé bien des fois, et depuis toujours, il me semble. Mais il n'a pas plus réussi à Pasitèles quand il tentait, quatre siècles après Phidias, de ramener la sculpture grecque aux cadences symétriques qui avaient précédé Phidias, qu'à Julien l'Apostat essayant de ranimer les dieux cependant responsables de la grandeur du monde ancien. Un classicisme ne s'invente pas, surtout il ne se recommence pas. Pas plus qu'une société tout comme lui moment d'équilibre tragique dont les éléments ne se regrouperont jamais selon l'apparence, ni même l'esprit de cet équilibre-là, surtout quand un afflux vertigineux d'idées, de besoins, de formes, de moyens nouveaux pénètrent les conditions bouleversées de la société et de l'esprit.

Malgré leur échec presque complet dans le domaine des réalisations, les moyens révolutionnaires qui conçoivent abstraitemment une architecture plastique à imposer à la peinture, me semblent plus intéressants que la tentative de restauration du classicisme, comme me semblent plus féconds, sinon par les remèdes proposés, du moins par leurs tendances générales, les moyens sociaux et politiques qui prennent leur source dans l'intuition mystique de l'avenir et non dans la connaissance rationnelle du passé. Le « cubisme », qui s'est appuyé — du moins à ses débuts — sur le mot fameux de Cézanne ramenant à des formes géométriques toutes les formes naturelles en est le plus récent, le plus célèbre et le plus typique à la fois. Il est l'effort le plus net et le plus général qu'ait donné, depuis la Renaissance, l'esprit d'une génération — non isolé, non personnel comme celui de Cézanne, mais collectif, discipliné, systématique — vers une conception non plus impulsive et sentimentale, mais architectonique de l'objet. Il va même, par amour des lois qui président à la structure de l'objet, jusqu'à supprimer l'objet pour n'exprimer que ces lois. C'est un événement tout à fait capital que la résurrection, depuis un demi-siècle, de la grande décoration annonçait et préparait d'ailleurs — dans l'instinct et le sentiment, il est vrai, et non dans le raisonnement et la doctrine — ce qui annonce selon moi en même temps la fin du règne de l'individu et de la

peinture et le commencement, sur le terrain social renouvelé de fond en comble, du règne de l'architecture et des collectivités, ou, si l'étroitesse du mot vous choque, du poème des idées mystiques et des masses en action.

Ne vous étonnez pas que collectivisme (pardon! je n'ai pas d'autre mot) et architecture d'une part, individualisme et peinture d'autre part, se présentent en même temps à mon esprit presque au point de s'y confondre. Parmi les manifestations individuelles de l'activité morale de l'homme, j'aurais pu choisir le roman psychologique, par exemple, et opposer sa décadence à la résurrection, qui s'annonce, du lyrisme dans l'émotion, des grandes hypothèses cosmiques dans la science, des grands systèmes métaphysiques dans les idées. J'aurais pu montrer comment l'effort individuel qui, dans tous les ordres de l'invention technique, a créé le prodigieux outillage industriel moderne, aboutit enfin à la concentration chaque jour plus enchevêtrée de cet outillage produisant en série, exploité par des trusts, solidarisant par les voies ferrées, les lignes de navigation, les communications électriques, l'automobile le cinématographe, toutes les parties jadis éparpillées du système nerveux des sociétés humaines. Mais, si l'architecture nous apparaît, dans l'histoire des peuples morts, comme la plus puissante représentation figurée de l'épopée spirituelle anonyme vécue par leurs multitudes, la peinture représente, mieux que toute autre manifestation de la pensée, le dernier en date de tous, le plus puissant et le plus caractérisé de tous les efforts individuels. La peinture, dans le monde antique comme dans le monde renaissant, est toujours apparue à l'heure où l'individu se refusait à accepter plus longtemps une subordination trop passive à un système social qui lui semblait perdre chaque jour un peu plus de sa puissance d'illusion. La peinture est le langage de l'esprit qui vit et agit le drame de la solitude. La lutte antithétique de la lumière et de l'ombre, la recherche des plans non plus dans la réalité de l'espace mais dans la vie secrète de l'esprit, l'organisation subtile des valeurs et des passages, qui est le signe du besoin de l'équilibre intellectuel, l'extrême enchevêtrément des relations chromatiques, tout cela exprime évidemment la complexité d'une âme en proie au tourment de découvrir seule un système du monde où la faillite de l'espérance universelle l'entraîne à s'attacher, sous peine de déchoir dans les mensonges d'une religion ou d'une morale ayant dépouillé sa jeunesse. Mais, une fois cet équilibre conquis, et par des moyens qui ne se renouvellent plus dès que les relations matérielles des objets entre eux, des objets avec l'espace et des objets avec l'homme sont établis, le fond de l'impasse apparaît. Quand la peinture a retrouvé la structure de l'univers au point de rejoindre la musique dans l'interprétation toute en ondes fuyantes, renaissantes, enchevêtrées, mais toujours logique et continue qu'elle en donne, elle ne peut aller plus loin, elle meurt ou se transforme au point de ne plus être la peinture. Et elle ne peut se transformer qu'en cédant à l'architecture même la fonction d'édifier l'abri commun que tous les grands individus aperçoivent à l'extrémité des avenues qu'ils ont suivies séparément.

Le cubisme en soi m'apparaît donc comme une erreur. Mais j'y vois, je le répète, un symptôme émouvant. Construire, oui, là est le bon chemin. Seulement, il est trop tard pour la peinture qui a perdu, en se dispersant avec l'esprit même de l'homme, dans l'enquête universelle, la dissociation et l'analyse, les instruments individuels de la construction. Et un peu trop tôt pour l'architecture qui n'en a pas encore rassemblé les instruments sociaux. Les peintres qui soumettent actuellement la peinture aux moyens de l'architecture commettent, en sens inverse, l'erreur des architectes qui, lors de la décadence du style ogival par exemple, quand allait naître la peinture, réduisaient l'architecture aux moyens de la peinture par le désir qu'ils en avaient. Cela ne veut pas dire, n'est-ce pas, que la culture architectonique ne soit pas nécessaire au peintre. Elle l'est plus que jamais, mais à condition que le peintre ne perde pas de vue que l'art de bâtir et l'art de peindre n'ont ni les mêmes procédés, ni les mêmes destinations. De ce que la culture géométrique, par exemple, est nécessaire au développement logique de l'esprit, cela ne signifie en rien qu'un banquier, un médecin, un négociant, un avocat soient tenus de s'exprimer en termes géométriques. Le vrai, c'est que l'individu ne peut espérer assouvir par la peinture des désirs généraux qui ont l'architecture pour objet.

IV

Voici donc, à mon avis, le caractère principal — et double — de la contradiction tragique où notre temps se débat : d'une part, l'individualisme échevelé que chacun de nous manifeste, d'autre part la fatigue de l'individualisme que chacun de nous éprouve, et que traduisent la plupart des œuvres même où l'individu cherche le plus à se singulariser. La société — la société de toujours — semble obéir, en son évolution, à une sorte de processus chimique qui marche tour à tour, pour désorganiser un corps ancien et organiser un corps nouveau, de la dissociation d'abord lente et incomplète, puis de plus en plus rapide et radicale, des éléments qui le composent, à l'intégration progressive, dans un nouvel équilibre, de ces éléments libérés. Ce qui explique en même temps l'individualisation extrême et l'extrême besoin d'association de ces éléments. Que nous soyions à la veille d'une intégration capitale à peu près inconnue dans ses modes, voilà qui ne me paraît pas douteux. Et aussi qui me paraît impropre, bien que j'y voie la guérison de l'individualisme convulsif où sombre le vieux monde, à donner aux champions de « la liberté et de la dignité de la personne humaine », l'attitude scandalisée, inquiète ou simplement mélancolique où je vois certains d'entre eux. Lutter contre les religions mourantes me semble à peine nécessaire, car il n'est pas d'exemple qu'une religion mourante se soit ranimée autrement qu'en changeant de milieu, de moyens, de prétextes et, de ce fait, ne se soit transformée pour répondre aux besoins des hommes et des peuples qui l'adoptaient. Ecarter des hypothèses souhaitables — et même possibles — une religion naissante me semble moins sage encore,

car il n'est pas d'exemple qu'une religion naissante n'ait présenté un système cohérent d'énergies sociales nécessité par le besoin qu'avaient les peuples et les hommes de donner un aliment substantiel à l'appétit de conquêtes morales et de réalisations esthétiques qui les tourmentait. Les grandes religions, les grands mythes, ou, si le mot vous effraie, les grands systèmes métaphysiques — ou même sociaux, si un terme nouveau, répondant à des besoins nouveaux, vous plaît davantage — n'ont jamais été, esthétiquement parlant, qu'un moyen de délivrer l'homme de la hantise du sujet pour tourner son attention entière vers l'étude de l'objet. Il ne convient pas, par effroi du mot, d'écarter complètement la chose, qui se fera peut-être, qui se fait sans doute que nous le voulions ou non, et qui ne sera qu'un moyen d'introduire pour quelques siècles une illusion féconde — sans prêtres sinon sans parasites, je l'espère, mais dans tous les cas commune — dans le cœur d'une humanité incapable de créer, et même de vivre, sans illusion.

Tout ceci n'est pas nouveau. La transition de l'Hellénisme au christianisme, par exemple, nous représente un mystère analogue à celui que nous vivons. Qu'eût dit Lucien de Samosate, ou même Platon, si on l'avait conduit devant le bouge de Saint-Labre ou la colonne de Saint-Siméon et si on lui avait affirmé, en présence de ce spectacle, et au nom de ce spectacle, qu'une civilisation grandiose sortirait un jour, par réaction de la sensibilité et renaissance de la foi, des ruines de l'intelligence? L'équilibre intellectuel d'un Phidias n'eut-il pas été profondément ébranlé si on l'eût jeté, d'un coup de baguette, au cœur de la forêt gothique pour lui montrer le lieu où avait été transporté le tabernacle de l'esprit? Les formes de l'avenir s'enfoncent dans un mystère redoutable. Nous en avons peur. Parce que nous en avons peur nous prenons pour l'intelligence un système de l'intelligence, la foi revêt pour nous une forme définitive, l'épouvante de l'inconnu alimente notre paresse. Et nous nous efforçons de peindre une image étroite de l'homme, parce que nous sommes effrayés de la stature de son cœur.

De toute évidence, en effet, la crainte que l'individu disparaîsse de cette société guérie de l'individualisme, est l'origine très noble du sentiment de révolte que beaucoup d'esprits qui se disent et se croient libres éprouvent dès qu'on en évoque devant eux la possibilité. Je crois pouvoir les rassurer. Il n'est pas plus facile de supprimer l'individu que la société elle-même. Mais je vois surgir, dans l'Histoire, périodiquement, des moments d'une allure particulière où l'individu accepte le rythme social dans sa masse et ses grandes lignes, parce qu'il sent son efficacité. Et il la sent parce que ce rythme porte en lui une somme suffisante d'énergie et de jeunesse pour qu'il y puisse étancher sa soif d'illusion et se développer dans le cadre social que ce rythme conditionne. En d'autres moments, au contraire, il le repousse, parce qu'il sent que ce rythme a perdu toutes ses vertus. C'est, d'une part, l'histoire des synthèses orientales antérieures à l'époque hellénique et du moyen âge asiatique et européen, de l'autre celle de l'hellénisme et de la renaissance occidentale.

Quand le faisceau des énergies sociales se disloque, le philosophe se réfugie dans le stoïcisme, le savant dans l'expérience, l'artiste dans la création personnelle qui fait succéder aux épopées, aux hymnes et à l'édification des temples la littérature d'analyse et la peinture, jusqu'à ce que le développement excessif non de l'individu, mais de l'individualisme rende nécessaire, pour que l'individu ne soit pas écrasé sous les ruines du corps social, l'apparition d'une illusion commune neuve dont la fécondité réside dans la puissance et l'étendue même de cette illusion.

Il n'y a pas plus de rapports vrais entre l'individualisme et l'individu qu'entre l'académisme et un chef-d'œuvre, ou qu'entre la morale et un homme noble. Il semble, bien au contraire, qu'à mesure que grandit l'individualisme, l'individu baisse de taille, de même que la raison flotte si le rationalisme apparaît. Je sais bien que l'individualisme s'effraie de l'anonymat qui caractérise les époques où l'individu est naturellement subordonné au corps social et consent, parce qu'il en reçoit autant qu'il lui donne, à cette subordination. N'est-ce pas la condamnation de l'individualisme, devenu progressivement un système philosophique de la vanité, comme un système collectiviste se condamnerait de lui-même, s'il tentait d'écraser l'individu sous le poids d'une abstraction mystique n'ayant pour objet que la puissance, la gloire, la fortune de l'Etat?

Cependant, le fait d'être encadré par un immense orchestre supprime-t-il, diminue-t-il même en quoi que ce soit la valeur réelle, profonde, d'un virtuose du violon, et la plus belle voix perd-elle à être plongée dans le chœur? L'artiste d'aujourd'hui, rué à la conquête du succès par tous les moyens, dont les journaux entretiennent chaque matin leurs lecteurs et auxquels on accroche, partout où se trouve sur lui quelque place libre, un diplôme, un ruban, une palme de papier peint, une couronne de carton, gagne-t-il à être confronté avec l'imagier du XIII^e siècle, par exemple, qui passait des jours enchantés, mais obscurs, à figurer dans la pierre des bêtes ou des saints juchés dans un coin perdu de la cathédrale, à soixante pieds du pavé? ou à quelque fellah qui peignait dans un sépulcre, où devait régner pour toujours une ombre absolue, quelque silhouette d'ibis? Et où trouve-t-on le plus grand nombre de vrais, et de forts, et de profonds individus quand on compare ces époques anonymes où des milliers de bas-reliefs et de statues sortaient chaque année des ateliers de tailleurs de pierres se distribuant le travail selon leurs aptitudes et leur goût, à une époque où chacun environne son moindre croquis d'une publicité à la fois servile et hargneuse et n'a de cesse qu'il n'ait installé son atelier dans quelque somptueux hôtel? Où est l'expression du génie et du caractère, si l'on passe de cette floraison innombrable de sensibilité charmante et de bons sens, de simplicité, d'élégance, de profondeur naïve et mystérieuse dans le style, à la fabrication hâtive et ennuyée qui se disloque et grince pour attirer l'attention, force truquée, innocence faisandée, cruauté feinte ou sentimentalisme affecté qui l'un et l'autre partent d'une pareille indigence de cœur?

Des potiers revêtent le frac tous les soirs, pour répartir leur marchandise imitée des ouvriers persans, ou chinois, ou grecs, ou japonais, ou nègres, ou un peu de tout cela ensemble, dans les vitrines des banquiers. Mais on n'y peut faire venir une fleur, ni même y verser de l'eau, tandis que le paysan rugueux qui pétrissait de ses mains, il y a six mille ans, le pot d'argile dont notre céramiste se réclame et qui se paie, ô déchéance, trente mille francs, y faisait cuire ses choux. Où donc est le plus accentué et le plus semblable à lui-même, de ces deux individus? Etes-vous tellement sûr que l'individualiste d'aujourd'hui remplisse loyalement sa tâche d'individu? En voyez-vous donc tant, au reste, d'individus, autour de vous? J'en sais, certes. Mais justement ceux qui ont eu la force d'absorber les autres hommes aspirent à s'absorber en eux. Remarquez-vous qu'en ces époques d'individualisme morbide, dès qu'apparaît vraiment un très grand individu, il semble contenir à lui seul les voix dispersées ou presque éteintes de la foule? N'est-ce pas la raison d'être de Michel-Ange et de Shakespeare, de Cervantès et de Rubens, de Rembrandt ou de Beethoven dans l'ordre artistique, de Newton ou de Lamarck dans l'ordre scientifique, de Luther ou de Napoléon dans l'ordre politique? C'est que ce grand individu prépare, par le miracle symphonique dont son esprit est le foyer, le grandiose anonymat des temples pressentis au seuil desquels son rôle est de conduire la multitude arrachée aux temples terminés, c'est-à-dire morts, afin que les excès mêmes de l'intelligence, de la vanité et de l'analyse renouvellent sa candeur.

Elie FAURE.

CONFÉRENCE NATIONALE DE L'HABITATION A BON MARCHÉ

BRUXELLES, 6 NOVEMBRE 1921

Pour la deuxième fois la Société Nationale des Habitations à Bon Marché convoquait les délégués de toutes les sociétés d'habitations ouvrières, les hommes d'œuvres, les architectes ingénieurs, techniciens, etc., à se réunir pour conférer du problème du logement ouvrier.

Il faut croire que ces réunions répondent à un réel besoin puisque l'immense salle du Trocadéro était à peine assez grande pour contenir le public qui s'était rendu à la séance solennelle du matin.

Celle-ci fut ouverte par un discours de M. Mahaim, ministre de l'Industrie et du Travail, qui apporta la promesse d'une sollicitude de plus en plus grande du gouvernement pour l'œuvre du logement ouvrier.

Résumant les résultats acquis M. Mahaim signale qu'il y a actuellement 92 sociétés agréées qui s'occupent de la construction d'habitations à bon marché. Elles seront prochainement plus de cent. Le capital souscrit par ces sociétés est de 1,280,00 francs. On peut beaucoup espérer de leur action. Mais alors même qu'elles parviendraient, au cours de l'année prochaine, à édifier 20 à 25,000 logements, l'on n'aurait accompli que le dixième de la tâche qui s'impose. D'ailleurs par suite de l'accroissement constant de la population le déficit actuel augmente constamment. Il faut donc redoubler notre effort. M. Mahaim assure l'assemblée de l'intérêt qu'il porte à la question et promet, s'il reste dans le conseil de la couronne, d'y consacrer tous ses efforts.

M. le sénateur Vinck, président de la Société N. H. B. M., prit ensuite la parole pour souligner l'importance de l'effort accompli. Ce qui a été construit est le maximum de ce que l'on pouvait faire dans les circonstances actuelles. Mais pour l'année prochaine il faut un programme beaucoup plus vaste. Rien que dans l'agglomération bruxelloise on se propose de construire 6,000 maisons.

On se rendra compte que c'est encore insuffisant lorsqu'on saura que le nombre des mariages s'élève, dans cette agglomération, à 10,000 par année. Aussi des programmes plus vastes devront-ils être envisagés dans l'avenir. Ne négligeons rien pour loger l'ouvrier convenablement et le soustraire au taudis.

Après avoir rappelé les conséquences néfastes du logement insalubre M. le sénateur Vinck fait un tableau éloquent et poétique du « home » de la maison salubre et ensolillée où l'ouvrier trouvera les joies de la vie familiale. « C'est de l'air, dit-il, de la lumière et de la beauté que nous voulons donner à l'humanité de demain. Nous voulons créer des foyers où régnera la paix et où se cultiveront les âmes. »

La parole fut ensuite donnée à M. Benoît Levy, Directeur de l'Association des cités-jardins de France, dont on avait annoncé une conférence sur les problèmes actuels du logement.

Voici d'après le « Soir » un compte rendu de cette conférence :

« M. Benoît Lévy salue l'assemblée où il reconnaît de nombreuses personnes avec lesquelles il a, depuis plusieurs années, commencé son apostolat. C'est avec émotion qu'il se rappelle que M. Mahaim présida, il y a plus de quinze ans, une de ses conférences. Il fait l'éloge du Roi, qui représente les plus grandes idées morales. Depuis la guerre, nous devons lutter contre les puissances du mal. Animés du même esprit d'héroïsme que les soldats au front, nous devons, tel Hercule nettoyant les écuries d'Augias, lutter contre le mal social du « taudis ». Notre œuvre est, avant tout, d'éducation. C'est ce que vous avez compris, et je vous en félicite. Comment peut-on parler de repopulation tant que les mères habiteront des maisons misérables? Or, il convient,

» avant tout, de penser aux mères. Tout ce que l'on est convenu d'appeler la question sociale, est contenu dans ces mots : « Ou le foyer, ou la mort. » Et ce foyer, ce doit être la cité-jardin.

» Je n'ai pas dit l'habitation ouvrière, parce que cette habitation pourrait bien-tôt redevenir le taudis.

» Pas de politique à courte vue! Il faut reconstruire en grand, et sur de nouveaux modes. La guerre a changé quelque chose. Avant la guerre, nous vivions d'après des règles anciennes; tandis que l'Amérique courait en automobile, nous roulions en diligence.

» Il faut acheter des terrains à bon marché, et pour cela, nous devons les acheter en grandes quantités. Il ne devrait plus être permis à des gens possédant des terrains de s'enrichir aux dépens de la communauté. Et ce n'est pas une question de socialisme, mais de pure justice. Est-il admissible que des gens voient hausser le prix de leurs terres parce que l'Etat a construit, à proximité, des routes et des chemins de fer?

» Lorsque nous aurons notre terrain, il faudra procéder à un lotissement logique et raisonné. Il conviendra ensuite de se procurer des matériaux économiques et construire beaucoup de maisons, car si la construction se fait en grand, elle sera plus avantageuse. Le semi-provisoire doit être écarté, car il revient plus cher que l'autre.

» Les maisons ouvrières devront être construites à proximité des villes. L'exemple de Boston (Etats-Unis), de Milan entre tant d'autres, est concluant en faveur des cités-jardins. On augmente le bien-être, la joie du foyer, on supprime les frais de voirie, on fait bien et on fait économiquement.

» Le conférencier montre d'intéressantes projections qui illustrent les conditions de bien-être, de confort, de poésie même qu'offrent les « garden-city » anglaises. Et ce résultat est obtenu de la manière la plus économique.

» Pourquoi ne ferait-on pas ici, à l'exemple de ce qui a été fait en Angleterre, de

» véritables villes-jardins, avec leurs centres civiques et leurs industries?

» En France, à Dourges, près de Henin-Liétard, on a réalisé un ensemble vraiment remarquable. Nous ne voulons plus de ghettos, plus de taudis. Nous voulons que les charmes de la nature s'ajoutent au bien-être des habitations. Nous ne voulons pas de ces « maisons ouvrières » en ce que ces mots comportent de laideur.

» L'orateur se déclare partisan du plan unique; tout doit se trouver au même étage, pour éviter les montées et les descentes, qui fatiguent la ménagère.

» La loi anglaise prévoit la salle de bains dans les habitations à bon marché. C'est un exemple à suivre.

» Il importe de rendre la maison agréable; dans ce but, on veillera à la beauté de l'ameublement. Une habitation ce ne sont pas des murs nus, mais c'est ce qui contribue à l'aménagement et aux besoins de l'existence. On peut s'adresser, comme on l'a fait en Amérique, à des artistes qui créeront des dessins de mobilier que l'on pourra reproduire. Pas de papiers peints, pas de niches à poussière, mais de douces et séduisantes tonalités.

» Les appareils seront placés, qui faciliteront l'ouvrage de la ménagère, il y aura des appareils de nettoyage, de lessivage, de cuisine, actionnés par l'électricité. On fera un grand emploi de l'électricité, et on se la procurera à bon marché en organisant scientifiquement les réseaux de production.

» La cité-jardin comprendra des parcs de repos, des piscines bien aménagées, des plaines de jeux pour les enfants.

» Ce sont les enfants qu'il faut intéresser à la cité-jardin, et cela dès leur plus jeune âge. C'est ce que l'on a compris en Angleterre.

» En terminant, M. Benoît Lévy rappelle l'extrême urgence de la réalisation des cités-jardins et des habitations ouvrières. Ce n'est pas demain que nous devons agir, c'est aujourd'hui même. Nous tenons en nos mains la vie et la mort de nos sœurs et de nos frères.

» Il faut associer l'art à la construction

» ouvrière. Il faut édifier des maisons et les faire belles, sans cela on n'aura rien fait. »

Les chaleureux applaudissements des assistants laissent croire que l'habile conférencier a su émouvoir ses auditeurs et raffermir leur foi dans la possibilité d'un mieux être du logement ouvrier.

S'il nous est permis d'émettre une opinion moins enthousiaste exprimons le regret que M. Benoît Lévy s'en soit tenu à des questions d'ordre fort général et qu'il ait confondu en une énumération imprécise et parfois assez cocasse les progrès réalisés dans le confort d'habitations de caractère fort différent.

Quoi qu'il en soit il faut lui savoir gré d'avoir dit maintes choses toujours bonnes à entendre et de nous en avoir laissé voir d'autres non moins intéressantes. Le film cinématographique où l'on a opposé d'obscurs corons à la cité-jardin de Dourges (France) est d'une portée sociale émouvante. Mais que dire des glorieuses frondaisons et des charmants nids de verdure de Bournville, village ouvrier anglais?

La séance de l'après-midi, qui se tint dans l'auditoire de physique de l'Université de Bruxelles fut d'un caractère plus intime et aussi d'ordre plus technique.

L'architecte Bodson y parla de l'Allemagne. Sujet délicat entre tous, mais que notre confrère traita avec l'esprit objectif et la sincérité qui le caractérisent.

Après avoir été en Angleterre, après avoir parcouru la Suisse et la Hollande, il importait d'aller voir ce que l'on a fait en Allemagne, dans le domaine du logement ouvrier, afin d'être à la hauteur des progrès d'ordre technique qui y ont été réalisés. Ce sont des impressions de voyage que M. Bodson nous a communiquées en les illustrant d'intéressantes projections.

Deux faits lui paraissent essentiels. C'est d'abord cette conviction universellement répandue en Allemagne que pour avoir une race forte, une bonne main-d'œuvre, il faut des maisons; — de bonnes maisons, confortables et hygiéniques. C'est ensuite la constatation que partout en Allemagne l'on donne la préférence à la petite habitation, la maison pour une seule famille.

Les villes allemandes suivent depuis longtemps une excellente politique agraire. L'exemple d'Ulm est devenu, à cet égard, classique. Pour assurer un usage rationnel du sol les Allemands ne recourent pas comme les Anglais au bail emphytéotique, mais à la vente à réméré. Le système qui consiste à inscrire dans le bail qu'en cas de vente ou d'un emploi abusif du bien, la propriété fera retour à la commune ou à une société d'utilité publique, est aujourd'hui d'application générale en matière de logements à bon marché et donne d'excellents résultats.

En Allemagne l'on ne conçoit plus la construction de maisons ouvrières par des individus isolés. On construit uniquement en groupe, en colonies ou « Siedlungen ». Ces colonies comprennent des écoles, des bâtiments d'utilité publique, etc. On y rencontre le plus souvent l'éclairage électrique et toujours un réseau d'égout complet.

L'agglomération constitue souvent un village entier avec tous les services publics parfaitement organisés. L'Allemagne, dont certaines régions sont peu peuplées, poursuit systématiquement le retour aux champs et la « colonisation intérieure ».

L'industrie s'organise en vue de la construction de pareilles colonies. On construit des menuiseries, des quincailleries, des produits et matériaux de tout genre « pour les colonies » « für siedlungen ». Tous ces matériaux et produits sont systématiquement et scientifiquement étudiés. L'ingénieur allemand s'y applique avec sa méthode et sa science habituelles.

Les résultats obtenus sont remarquables à plusieurs points de vue, principalement en ce qui concerne le chauffage. Dans les pays où le combustible est abondant on le gaspille. En Allemagne l'exportation de la houille est la principale source de richesse nationale. Pour la consommation intérieure, l'on se rejette sur les combustibles de qualité inférieure, sur le bois, la tourbe, la lignite. L'Allemagne s'est appliquée à perfectionner scientifiquement les poêles en faïence en usage depuis longtemps dans ce pays et dans des pays voisins. On y construit actuellement des fourneaux de cuisine qui avec fort peu de combustibles chauffent

en plus de la cuisine une salle voisine et les chambres de l'étage.

On a cherché également en Allemagne le moyen de doter, à peu de frais, la maison ouvrière d'une installation de bain simple et pratique.

Les méthodes de construction ont également été étudiées et perfectionnées. La standardisation est appliquée, en Allemagne, sur une grande échelle. Il en résulte une grande économie dans le coût de la construction et une amélioration technique des éléments de la construction.

D'autre part les Allemands s'efforcent d'industrialiser les méthodes de construction proprement dites et de perfectionner l'organisation des chantiers de manière à réaliser pour la construction des petites habitations ce qui a été fait pour la construction des ouvrages d'art et des grands édifices.

Cette conférence fort applaudie fut agrémentée de quelques réflexions amusantes de M. Atout qui, après avoir exprimé l'horreur qu'il ressent pour la standardisation et qu'il avait déjà manifestée à une précédente conférence — crut devoir y aller d'une sortie contre le dumping et d'une dissertation sur les origines de la guerre.

Après avoir remis les choses au point M. Bodson décocha à l'interpellateur, sur

un ton paternel, un « Gardez-vous des idées chauvines, mon cher confrère! » qui plus encore que sa conférence fut souligné d'unanimes acclamations.

La séance se termina par la projection sur l'écran des projets élaborés pour les sociétés filiales de la Société N. H. B. M. voir même de constructions déjà achevées ou en voie d'achèvement.

M. l'architecte Puissant, directeur des services techniques de la Société Nationale, assonna ce défilé, par trop rapide, de réflexions dont l'humour ne cachait pas que des éloges.

Sans doute dans l'ensemble et malgré quelques œuvres intéressantes, cette production est, — et ne peut être que le témoignage du niveau moyen hélas! fort peu élevé de notre architecture nationale. Mais comme le disait fort caustiquement M. Puissant : « Il y a du mieux! » Et en ne se plaignant qu'aux seuls points de vue technique et social l'on doit reconnaître qu'incontestablement l'œuvre accomplie en si peu de temps est fort intéressante et que grâce à l'intervention énergique et éclairée de la Société Nationale nous marchons rapidement dans la voie du progrès.

SPECTATOR.

SECOND VOYAGE D'ETUDES POUR LES HABITATIONS A BON MARCHE EN ALLEMAGNE. — L'Union des Villes et Communes Belges qui a organisé, il y a quelques semaines, un voyage d'études en Allemagne, fort instructif et qui eut un grand succès, vient d'adresser à ses correspondants l'avis suivant :

« Le nombre d'adhésions au premier voyage ayant dépassé assez sensiblement le maximum fixé, nous avons décidé d'organiser en Allemagne un second voyage. » Il n'est pas possible d'organiser ce voyage en novembre, mais nous compsons, si un nombre suffisant d'adhésions nous parviennent avant le 18 courant, organiser une visite qui aurait surtout pour but d'examiner les solutions techniques données en Allemagne à une série de problèmes.

» Le nombre d'inscriptions ne pourrait pas être supérieur à 40.

» Le voyage s'effectuerait en quittant Bruxelles le dimanche 4 décembre à 7 h. du matin; il se limiterait à la visite de l'Allemagne Rhénane et se terminerait le samedi 10 au soir, retour à Bruxelles.

» Les frais du voyage seraient approximativement de 400 francs tous frais compris, à l'exception des boissons aux repas.

» Dites-nous si possible, par retour du courrier, si vous désirez participer ou envoyer des délégués à cette visite.

Nous avons appris que ce second voyage se fera dans des conditions tout aussi confortables que le précédent. Les camions automobiles qui transportèrent une première fois les participants seront cette fois fermés et chauffés.

CONCOURS

CONCOURS DE MOBILIER A BON MARCHÉ

PROGRAMME DU CONCOURS POUR L'ELABORATION DE PLANS ET DEVIS POUR LA CONFÉCTION DE MOBILIER A BON MARCHÉ, ORGANISE PAR LES PROVINCES DE BRABANT ET DE HAINAUT :

Règlement du concours.

Art. 1^{er}. — Il est ouvert un concours de mobiliers pour maisons à bon marché (ou ouvrières au choix) dans les provinces de Hainaut et de Brabant.

Art. 2. — Le concours portera sur les ameublements, considérés isolément, des pièces suivantes:

1^o cuisine;

2^o chambre à coucher;

3^o salle commune (la pièce réservée de l'habitation et qui est, dans la plupart des logis à bon marché, la première salle).

Art. 3. — L'ameublement de chacune de ces trois pièces devra être établi pour répondre aux exigences d'une famille de quatre personnes (père, mère et deux enfants).

C'est ainsi que le projet d'ameublement de la chambre à coucher pourra être fait soit pour le père et la mère, soit pour les deux enfants, ceux-ci étant considérés comme adolescents. Par contre le mobilier de la chambre des parents pourra comprendre le placement d'un berceau pour enfant en bas âge.

Art. 4. — Le mobilier minimum de chacune des pièces devra comprendre :

a) Cuisine : une armoire-buffet, une table, une chaise (type);

b) chambre à coucher des parents : un lit double (sans ressort ni matelas), une table de nuit, une garde-robe, un lavabo, une chaise (type), un porte-manteau.

N. B. — Chambre à coucher pour les enfants : un lit, un lavabo, une garde robe et une chaise comme ci-dessus; porte-manteau.

c) salle commune : une table avec allonges, un meuble (servant éventuellement d'armoire à linge, etc.) et qui doit remplacer le meuble communément appelé « bonheur du jour » dans les logis ouvriers, une chaise type, une glace de cheminée, un fauteuil.

Art. 5. — Les concurrents s'inspireront, pour la détermination des dimensions et des placements, des dispositions ordinairement adoptées dans les maisons à bon marché.

En sorte qu'il sera tenu compte autant que possible du goût et des habitudes, du caractère racine de ces populations, notamment en matière d'esthétique régionale. La préférence ira aux œuvres inspirées des styles régionaux.

De même il convient que les projets soient traités avec la plus stricte économie en tenant compte de la cherté des matériaux et de la main-d'œuvre. Cependant, ils pourront tirer parti des ressources de toutes sortes d'applications décoratives à bon marché (pochoirs, bois teintés, etc.).

Enfin, il est nécessaire que les concurrents s'inspirent de cette nécessité : la robustesse des objets, sans préconiser tout à fait les matériaux coûteux.

Art. 6. — Chaque projet de mobilier pour une pièce devra être accompagné d'un prix de vente établi :

a) par objet;

b) pour le mobilier complet de chacune des salles.

Art. 7. — Les plans des projets devront être à échelle suffisante avec toutes les explications tech-

CONCOURS

niques (assemblages, détails, etc.) permettant une réalisation aisée des projets retenus. Ils seront, autant que possible, accompagnés d'un dessin en perspective, présentant la disposition générale de la pièce.

Attribution des primes.

Art. 1^{er}. — Le jury attribue aux concours une somme globale de 9,600 francs répartie comme suit :

- a) pour la cuisine : une prime de 1,200, 1,000, 600, 400 francs;
- b) pour la chambre à coucher (de l'un ou l'autre type) idem.;
- c) pour la salle commune, idem.

Art. 2. — Le jury se réserve de faire exécuter aux frais de la Province, les projets retenus qui lui donneront satisfaction. De ce fait les projets primés appartiendront de droit à l'autorité provinciale (ou à la Commission provinciale des Loisirs). Le fait de l'attribution de la prime implique, pour le concurrent bénéficiaire, l'abandon de tous ses droits d'auteur. Les projets non retenus seront remis à leurs auteurs sans que ceux-ci aient à revendiquer la moindre indemnité.

Fonctionnement du concours.

Art. 1^{er}. — Les envois seront anonymes. Les concurrents dessineront en marge de leurs projets, une marque distinctive qui sera répétée sur une enveloppe scellée renfermant leurs nom, titres et résidence. Toutes les explications relatives à leurs projets devant être présentées soit sur les plans, soit sur des feuilles annexées au projet.

Art. 2. — Les envois seront remis, en bon état, soit au bureau de la commission provinciale des Loisirs, 46, rue du Haut-Bois à Mons, soit à la Commission provinciale des Beaux-Arts, 22, rue du Chêne, à Bruxelles, avant le 10 décembre. Il est désirable que les dessins soient sur châssis.

Art. 3. — Le jury statuera souverainement. En participant à l'épreuve les concurrents s'engagent à accepter toutes les conditions reprises au présent règlement.

Le jury sera composé comme suit :

1^o La commission provinciale des beaux-arts du Brabant, le délégué (faisant fonction de président),

d'une des députations permanentes du Brabant ou du Hainaut;

2^o trois délégués de la commission provinciale des loisirs du travailleur de la province du Hainaut;

3^o deux délégués de la Fédération des sociétés d'architecture de Belgique;

4^o deux délégués des concurrents. (A cet effet, les concurrents remettront avec leur projet une note proposant deux noms).

Le secrétaire de la Commission provinciale des Loisirs du Hainaut remplira les fonctions de secrétaire du jury mais sans avoir voix consultative ou délibérative.

Art. 4. — Le jury présentera un rapport qui sera publié.

Art. 5. — Après le jugement, tous les projets primés seront exposés publiquement pendant un mois. Cette exposition du concours pourra se faire dans plusieurs villes. Elle aura lieu à des dates qui seront déterminées ultérieurement.

Art. 6. — Les projets non primés ne pourront être repris que huit jours après la clôture de l'exposition.

Art. 7. — Les frais d'envoi et de retour sont à charge des concurrents. La Commission décline toute responsabilité au sujet des dommages que pourraient subir les envois, en dehors de sa surveillance durant les opérations de classement et l'exposition.

Art. 8. — Tout participant au concours accepte, du fait de sa participation, toutes les modalités du présent règlement.

Arrêté par la Commission provinciale des Beaux-Arts du Brabant et la Commission des loisirs de l'ouvrier du Hainaut, en séance à Bruxelles, le 6 juillet 1921.

Le Président de la Commission des
loisirs de l'ouvrier du Hainaut,

PASTUR.

Le Président de la Commission des
Beaux-Arts du Brabant,

RICHARD.

CONCOURS

LES CONCOURS DE LA FOIRE DE LYON (PRINTEMPS 1922)

MOBILIER = CHAUFFAGE = ÉCLAIRAGE = VENTILATION

CONCOURS DE MOBILIER ECONOMIQUE ET DE DECORATION INTERIEURE DE L'HABITATION. — PROGRAMME. — Un concours est ouvert entre les adhérents à la Foire qui se tiendra à Lyon, du 1^{er} au 15 mars 1922 concernant tout l'Ameublement et la décoration intérieure des habitations économiques.

Ce concours comprendra les catégories ci-après:

1^{re} catégorie. — Mobilier de : 1^o Salle à manger avec au minimum: 1 table, 1 buffet, 6 chaises;

2^o Chambre à coucher avec au minimum : 1 lit, 1 armoire, 1 table de nuit.

Un maximum de 1,500 francs est fixé pour le prix de vente de chacun de ces meubles, lesquels, tout en comportant obligatoirement les objets ci-dessus désignés pourront comprendre d'autres articles d'une nécessité secondaire, tels que :

1^o Pour la salle à manger : desserte, drapoir, etc.;

2^o Pour la chambre à coucher : table, chaise, coiffeuse, etc.

2^{re} catégorie : Articles concernant le sol (carrelage, dallage, parquet, etc. Articles concernant les parois (peintures, papiers, revêtements, etc.)

3^{re} catégorie : Articles d'utilité pratique, contribuant à la décoration des pièces (objets fer, cuivre, étain, bois, grès, poterie, céramique, faïence, verre, étoffe, tapisserie, dentelle, broderie, cuir, etc., etc.).

Des médailles de vermeil, d'argent, de bronze et des mentions honorables récompenseront les lauréats. Des diplômes seront remis à ceux-ci.

Il sera tenu compte dans l'attribution des récompenses, à la fois de la conception des articles, de leur qualité et de leur prix de vente.

Les maisons désirant prendre part à ce concours devront s'adresser pour renseignements et inscriptions avant le 1^{er} janvier 1922, au Bureau de l'Office Central de la Construction et de l'Habitation, Hôtel de Ville, Lyon.

CONCOURS DE CHAUFFAGE, ÉCLAIRAGE ET VENTILATION. — PROGRAMME. — Un concours est ouvert entre les adhérents de la Foire

de Printemps du 1^{er} au 15 mars 1922 concernant les appareils de « chauffage, éclairage et ventilation ».

Ce concours comprendra les catégories suivantes :

A. — Chauffage et ventilation.

Les appareils prenant part au concours seront classés dans les sections suivantes :

1^{re} section : Appareils de chauffage employant des combustibles solides, tels que charbon, coke, bois, lignite, tourbe, etc.

2^{re} section : Appareils de chauffage employant des combustibles liquides, tels que : pétrole, essence, alcool, etc.

3^{re} section : Appareils de chauffage employant des combustibles gazeux tels que : gaz de houille, acétylène, etc.

4^{re} section : Appareils de chauffage à l'électricité (appareils à accumulation, appareils à chauffage direct, appareils réflecteurs, etc.)

Les appareils seront examinés au point de vue : De leur construction,

De leur sécurité d'emploi et de leurs avantages en ce qui concerne l'hygiène de l'habitation,

De leur esthétique,

De leur prix,

De leur rendement.

Les appareils présentés devront être de vente courante.

Les appareils des sections 2, 3 et 4 seront soumis aux essais suivants pour la note à leur donner au point de vue du rendement.

Dans un local déterminé, l'appareil sera mis en fonctionnement. La commission déterminera la consommation de combustible pour obtenir dans le local une température donnée. Il sera tenu compte du temps passé pour atteindre la température donnée, des températures extérieures moyennes pendant la durée de l'expérience, des températures initiales intérieure et extérieure et des conditions de ventilation, ainsi que de la température des gaz évacués.

CONCOURS

5^e section : Appareils de cuisine, réchauds et cuisinières.

Cette section sera divisée en :

- a) Appareils de cuisine au charbon, coke, bois, etc.;
- b) Appareils de cuisine mixtes : gaz et charbon;
- c) Appareils de cuisine au gaz;
- d) Appareils de cuisine aux combustibles liquides;
- e) Appareils de cuisine à l'électricité.

Les appareils classés dans cette section seront soumis aux épreuves suivantes :

Chauffage d'un récipient en aluminium contenant soit 1 litre, soit 2 litres d'eau, suivant les dimensions de l'appareil.

Elévation de la température de l'eau jusqu'à 100°. Il sera tenu compte du temps passé pour cette élévation de température, ainsi que des températures initiale et extérieure. Le combustible employé sera le même pour les appareils classés dans la même catégorie.

Les appareils seront examinés au point de vue
De leur construction,
De leur sécurité d'emploi (avantages au point
de vue de l'hygiène),
De leur esthétique,
De leur prix,
De leurs dimensions pour un même rendement,
De leur rendement.

En dehors des épreuves de consommation normale, les appareils pourront être éprouvés jusqu'à leur puissance maximum.

6^e section : Appareils à accumulation de chaleur, pour chauffage d'appartement, chauffage d'eau, chauffage de cuisine.

7^e section : Appareils pour chauffage eau, pour bains ou lavages. Cette section sera divisée en :

- a) Appareils à charbon, coke, bois, pétrole, etc.;
- b) Appareils au gaz;
- c) Appareils à l'électricité.

Les appareils classés dans cette section seront soumis à l'épreuve suivante :

Temps nécessaire pour fournir 200 litres d'eau à 35°.

8^e section : Appareils et dispositifs d'aération et de ventilation.

B. — Eclairage pour l'habitation.

Les appareils proposés pour l'éclairage des habitations seront classés en deux sections :

1^{re} section : Appareils d'éclairage à gaz, à gaz de houille, acétylène, essence, etc.;

2^e section : Appareils d'éclairage électrique.

Des essais comparatifs pourront être faits.

C. — Application pratique.

Chauffage, ventilation et éclairage d'une habitation et d'un groupe d'habititations suivant plan remis.

Les concurrents à cette catégorie du concours devront faire parvenir leur demande avant le 1^{er} janvier 1922 à l'Office Central de la Construction et de l'Habitation.

Au reçu de leur demande, accompagnée d'un mandat de 5 francs pour couvrir les frais de tirage, il leur sera envoyé les plans de la Cité proposée comme étude.

Le projet complet devra être remis avec les plans à la même adresse avant le 15 février 1922.

Les propositions se rapporteront aux trois cas suivants :

1^o Chauffage individuel d'un logement de l'immeuble, logement de 4 pièces : deux au rez-de-chaussée et deux au premier étage.

2^o Chauffage en commun de l'ensemble des 4 logements composant la maison.

3^o Chauffage en commun de la Cité comportant un groupe d'immeubles du type précédent.

Les plans, mémoire descriptif, notes, etc., devront être signés d'une devise. Cette devise sera reproduite sur une enveloppe cachetée et scellée, qui contiendra le nom et l'adresse du concurrent.

Les concurrents devront faire partie des exposants aux concours de chauffage, ventilation, éclairage. Ils présenteront un mémoire descriptif accompagné d'une devise des travaux d'établissement

Il sera en outre donné une estimation de la dépense annuelle de consommation et d'entretien, en supposant :

Pour les combustibles : prix du mètre cube de gaz, 0.58; prix de la tonne de charbon ou coke, 100 fr.; température moyenne extérieure : — 10° face Nord à 1 m. du sol; température moyenne intérieure + 18°. Vent moyen : faible. Durée du chauffage des pièces : 1^{er} novembre-15 mars.

Prix du courant électrique : (La nuit de 20 h. à 5 h.), 0.02 l'heure; (Le jour en dehors des pointes), 0.05 l'heure; (Le jour pendant les pointes, de 17 h. à 20 h.), 0.10 l'heure.

Le projet comprendra chauffage et ventilation des pièces (chauffage par pièce ou chauffage central) chauffage pour cuisson des aliments.

CONCOURS

Le plan remis indiquera la disposition de l'habitation et du groupe d'habitations avec la nature des matériaux ayant servi à sa construction.

Les appareils de chauffage préconisés pour le chauffage des pièces par l'électricité, ne devront pas dépasser une puissance de 1,000 W/10 ampères sous 110/120 v. au delà, les appareils devront être branchés sur les 3 fils de l'alternatif.

Le projet d'éclairage comprendra, avec le mémoire descriptif, le devis des travaux d'établissement, ainsi que la dépense annuelle de consommation et d'entretien en supposant :

Prix : du gaz, 0.58 le mètre cube; de l'électricité, 0.10 le kwh.

Le projet pourra comprendre l'éclairage direct ou indirect.

D. — Etudes économiques sur le chauffage et la cuisson des aliments.

Les concurrents voulant prendre part à cette catégorie n'auront qu'à envoyer leur mémoire à l'Office Central de la Construction et de l'Habitation, avec la mention « Etudes économiques sur le chauffage et la cuisson des aliments ».

Les adhérents à la Foire de Lyon de mars qui voudront prendre part à ce grand concours devront, en spécifiant leur catégorie, adresser leur demande avant le 15 janvier 1922 et joindre à cette demande, en 10 exemplaires, les notices, renseignements, croquis, etc., concernant les appareils proposés pour prendre part au concours. (Eviter Les prospectus courants, faits pour le public et remettre de préférence une notice spécialement établie pour le concours. Cette note indiquera la jus-

tification des matériaux employés, la section et la nature des tuyaux et des gaines d'évacuation et tous autres renseignements relatifs à toutes les catégories.

Tous ces renseignements avec la demande devront être adressés à l'Office Central de la Construction et de l'Habitation, Hôtel de Ville, Lyon, avec la mention : « Concours chauffage, ventilation et éclairage ».

Le nombre des appareils proposés par les concurrents dans chaque section ne pourra dépasser trois.

Les concurrents s'engagent par avance à accepter la décision du jury, qui sera sans appel.

Les récompenses décernées aux lauréats consisteront en médailles de vermeil, d'argent ou de bronze, et mentions honorables, avec diplômes.

CONCOURS D'HYGIENE URBAINE. — Le Congrès de l'Hygiène Urbaine et de l'Habitation étant reporté à la Foire d'Automne (octobre 1922), le Concours déjà annoncé relatif à cette importante question, sera renvoyé également à cette date.

Le programme sera publié ultérieurement.

Rappelons que les questions suivantes seront portées au programme de ce concours :

- 1^o Abattoirs municipaux;
- 2^o Clos et Usines d'équarissage;
- 3^o Collecte des immondices;
- 4^o Traitement et utilisation des ordures ménagères;
- 5^o Aération, poussières et fumées et tout ce qui concerne l'hygiène et l'habitation.

PALAIS DU PEUPLE A CHARLEROI.

Les envois de la deuxième épreuve ont été jugés le 17 octobre dernier. Le jury décida à l'unanimité de classer les projets comme suit :

1^{er} Deux pastilles rouges (chargé de l'exécution);

2^e P. O. B. avec prime de 5,000 francs;

3^e Coram Populo, avec prime de 3,000 francs;

4^e Deux mineurs avec prime de 2,000 fr.

CONSTRUCTION D'HABITATIONS A BON MARCHE A SERAING-SUR-MEUSE. — Un concours pour la création d'un

groupement d'habitations à bon marché s'ouvrira très prochainement à Seraing-sur-Meuse. Les primes sont importantes.

Les intéressés sont priés d'adresser la demande du programme, en y joignant un mandat-poste de 2 francs, à M. Merlot, président du conseil d'administration de la « Maison Sérésienne », rue Colard Trouillet, 12, à Seraing.

Les dessins devront parvenir le 15 janvier prochain à Seraing.

Le programme n'ayant pas encore paru au moment où nous mettons sous presse, nous en remettons la publication au prochain numéro.

CONFÉRENCES

COMMISSION ROYALE DES MONUMENTS ET DES SITES. — Par suite des élections législatives l'assemblée générale a été remise au 19 décembre prochain. Elle aura lieu ce jour dans la salle de marbre du Palais des Académies.

Les membres de la SOCIETE DES URBANISTES BELGES eurent la bonne fortune, le lundi 10 octobre, de voir au milieu d'eux l'urbaniste américain Stephan CHILD.

M. Child, qui est ingénieur conseil en matière de tracé des villes à Boston, s'occupe activement dans son pays de l'enseignement de l'urbanisme. Au cours des séjours de plusieurs mois qu'il a fait dans notre pays cette année et l'année précédente, il reçut la visite d'un grand nombre d'élèves de l'Ecole d'urbanisme de l'Université d'Harvard. Grâce à lui ces étudiants qui entreprenaient leur tour d'Europe furent mis au courant de ce qu'il leur importait de voir en Belgique et furent documentés avec précision sur nos travaux et nos entreprises.

Mais M. Child ne s'appliqua pas seulement à l'étude de notre pays avec une sympathie dont nous devons lui savoir gré. Il voulut en outre faire profiter la Belgique et surtout nos régions dévastées, de sa propre science et des progrès réalisés en Amérique en matière de construction des villes. C'est ainsi qu'il devint un collaborateur précieux et très assidu de l'Union des Villes dont il soutint avec enthousiasme toutes les entreprises. Il en donna une preuve publique en acceptant de donner à la dernière cession de l'Université Internationale une partie des cours organisés à l'Union des Villes.

Le cercle des Urbanistes fut heureux d'entendre M. Child parler à nouveau «des commissions d'Urbanisme des Villes Américaines». Comme nous aurons la chance de pouvoir publier cette conférence in extenso nous ne la résumerons point ici.

Faisons-nous cependant l'interprète de tous ceux qui ont assisté à cette soirée pour remercier encore le savant urbaniste américain d'avoir bien voulu venir, sans cérémonie, se mêler aux travaux de la Société des Urbanistes et témoigner de la sorte l'intérêt

que lui et ses collègues américains portent à notre jeune cercle belge.
R. C.

LIGUE DES AMIS DE LA CAMBRE.— Lundi 14 novembre, à 20 h. 1/4, en la Salle Ravenstein, le R. P. de Moreau a inauguré une série de conférences organisées par la Ligue des Amis de la Cambre. Il a parlé de « Saint Bernard et la Vie cistercienne à La Cambre ».

Lundi 12 décembre : « La Vie intérieure à La Cambre », par M. Ch. Terlinden, professeur à l'Université de Louvain.

Lundi 9 janvier 1922 : « Saint Boniface. La Vie mystique à La Cambre », par M. l'abbé Proost.

Lundi 13 février : « Le Trésor dispersé de l'Abbaye de La Cambre ».

Lundi 13 mars : « Les Jardins abbatiaux et les Jardins de la Cambre », par M. Buys-sens, inspecteur des plantations de la Ville de Bruxelles.

Lundi 10 avril : « Les grandes Abbayes soeurs des environs de Bruxelles », par M. Sander Pierron, homme de lettres.

Envoyer adhésion pour conférences au secrétariat, 93, avenue des Saisons, en y joignant le montant de la cotisation annuelle réglementaire de 3 francs.

THEO VAN DOESBURG, l'écrivain et artiste hollandais bien connu, donnera le jeudi 1^{er} décembre, à 8 heures, en la salle Ravenstein, à Bruxelles, une conférence ayant pour titre « Vers le Style » (Tot Styl). Cette conférence, qui se donnera en néerlandais, sera illustrée de projections lumineuses. Elle sera accompagnée d'une audition de musique moderne hollandaise exécutée par Mme P. van Doesburg-van Moorsel. Le prix d'entrée est fixé à 3 francs.

Nos lecteurs se rappelleront que nous avons donné dans un précédent numéro de notre Revue, à propos de la publication d'un livre de Theo van Doesburg, un exposé détaillé des théories du chef de l'école expressionniste hollandaise.

ARCHITECTURE

MALINES. RECONSTRUCTION DES BAILLES DE FER. — Les maisons qui entourent les baisses de fer renaissent de leurs cendres avec un luxe et une surabondance d'ornements que, même à Louvain, on jalouse!

Mais ce n'est pas de ces maisons que nous voulons parler ici, mais de celles qui s'élevaient sur le terre-plein en face de l'édifice qui clôture la « piazzetta ».

Sait-on que, quoique leur destruction date de 1914, l'administration communale n'a toujours pas pris de décision au sujet de leur reconstruction. Les uns veulent en cet endroit un édifice public, d'autres voudraient que l'on y aménage un square. Et entre-temps les sinistrés attendent.

Y a-t-il à cela rien d'étonnant? Après tout pareille question n'est pas de la compétence de conseillers communaux et, si braves gens qu'ils soient, l'on comprend qu'ils soient quelque peu embarrassés de trancher pareil problème d'urbanisme. N'est-ce pas un des multiples cas où l'intervention d'un Comité Supérieur de la Reconstruction, qui émettrait en dernier ressort, un avis que l'on ne songe même pas à demander à la Commission Royale des Monuments ou autres organismes trop peu spécialisés en ces questions, apparaît bien indispensable?

UNE MISSION ANGLAISE DANS LES REGIONS DEVASTÉES. — Le gouvernement anglais qui se préoccupe grandement des conséquences du chômage industriel et s'efforce d'y porter remède en favorisant le retour aux champs, examine la possibilité de construire de petites fermes modèles qui seraient cédées par annuités aux occupants.

Une délégation officielle a été envoyée dernièrement en Belgique pour examiner ce qui avait été réalisé dans les régions dévastées en ce qui concerne la construction de fermes. Citons, parmi les membres de la délégation : Sir Charles J. Ruthen O. B. E., Directeur général du département de l'ha-

bitation au Ministère de l'Hygiène; Sir Lawrence Weaner O. B. E. Directeur de l'Office Agraire au Ministère de l'Hygiène, et Sir David Shackleton, K. C. B., conseiller principal du travail au Ministère du Travail.

La délégation a visité Ypres, Dixmude et les campagnes environnantes.

LA RECONSTRUCTION DES GARES, EN FRANCE. — La Compagnie du Nord dont les efforts tendent à réaliser sur son réseau, non seulement des installations dans l'esprit le plus moderne, mais aussi des gares présentant un intérêt architectural à volontiers, accepté de la ville de Carcassonne, Marraine de Coucy le Château, un don attribué à la reconstruction d'une gare donnant à sa ville-filleule pour ses nombreux visiteurs une station gardant le caractère des constructions du pays.

Coucy le Château aura ainsi la bonne fortune de posséder une gare rompant avec l'uniformité des constructions d'utilité publique traitées en série sur toute l'étendue de la France.

On ne peut que féliciter les promoteurs de l'idée, Jean-Gabriel Lemoine, Combeléran, Charles Brun, et La Renaissance des Cités dont le Délégué-Général, Mlle Tarade-Page est intervenu avec son dévouement habituel entre la ville de Carcassonne et la Compagnie du Nord.

RECONSTRUCTION ET RESTAURATION D'EDIFICES PRIVES AYANT UN CARACTÈRE MONUMENTAL.— INTERVENTION PECUNIAIRE DE LA PROVINCE. — En date du 17 juin 1921, M. le gouverneur adresse la circulaire suivante à MM. les Commissaires d'arrondissement, à MM. les architectes provinciaux et aux administrations communales :

« Messieurs,

« Le Conseil provincial a inscrit à son budget de l'exercice 1921 un crédit de 20,000 francs pour la reconstruction et la

restauration d'édifices privés ayant un caractère monumental.

» Les subsides à imputer éventuellement sur ce crédit seront accordés sous certaines conditions.

» L'immeuble pour la restauration duquel l'intervention pécuniaire de la province sera demandée devra tout d'abord être reconnu comme présentant un réel intérêt au point de vue architectural et être classé par la Commission royale des monuments et des sites parmi les monuments privés.

» S'il existe dans la localité un Comité consultatif, l'administration communale aura à prendre son avis sur les travaux à exécuter à tout l'immeuble classé ou qu'on juge digne de l'être.

» L'intervention provinciale sera subordonnée à l'obligation, pour le propriétaire, de n'apporter, dans l'avenir, à son immeuble aucun changement qui soit de nature à en modifier l'ordonnance, ni d'y faire aucune restauration aux parties visibles de l'extérieur sans en aviser, au préalable, l'administration communale et sans autorisation préalable de celle-ci.

» Toute demande de subside, pour la restauration d'un édifice privé classé, devra être accompagnée du projet des travaux qu'on se propose d'exécuter, projet qui sera soumis à l'examen des services techniques compétents.

» Il est désirable que les communes insèrent dans leurs règlements sur les bâties certaines prescriptions destinées à sauvegarder les beautés naturelles et à assurer la conservation des édifices publics ou privés du passé. A ce propos, j'insiste vivement auprès des administrations communales qui n'ont pas encore de règlement sur les bâties, pour qu'elles en adoptent un et y introduisent les mêmes prescriptions.

» J'attire tout spécialement votre attention sur les instructions qui précèdent et vous prie, Messieurs, de veiller à leur stricte application.

Le gouverneur,
(S.) E. BECO.

CONSTRUCTION ET RESTAURATION D'EDIFICES DU CULTE. — En date du 16 juin 1921, M. le gouverneur adresse la circulaire suivante à MM. les Commissaires d'arrondissement, aux administrations des communes, des églises catholiques, des églises protestantes et israélites du Brabant :

« Pour pouvoir apprécier exactement la situation financière des fabriques d'églises catholiques, des Conseils d'administration des églises protestantes et israélites, ainsi que des communes qui sollicitent des subsides de l'Etat en vue de l'exécution de travaux aux édifices affectés aux services des cultes, M. le ministre de la Justice demande dans chaque cas la communication du dernier budget et des comptes des administrations cultuelles pour les cinq dernières années ainsi que du dernier compte et du budget en cours de la commune.

» Afin d'éviter des retards dans l'instruction des affaires de l'espèce, je vous prie, Messieurs, de joindre régulièrement les documents dont il s'agit à chaque demande de subside que vous transmettrez. Ces documents vous seront renvoyés en même temps que la décision vous sera notifiée.

» L'envoi des tableaux, prescrit par l'article 793, 2°, de l'Instruction générale du Brabant, est supprimé.

Le gouverneur,
(s.) E. BECO. »

LA REPRISE DE L'INDUSTRIE DU BATIMENT AUX ETATS-UNIS. — C'est aux Etats-Unis d'Amérique que la baisse des prix s'est dessinée tout d'abord. Ce pays nous sert en quelque sorte à cet égard de baromètre. Il est d'autant plus consolant d'apprendre qu'une baisse notable s'y est produite non seulement pour ce qui concerne les objets d'usage courant mais également en ce qui concerne les matériaux de construction. Aussi la bâtie y reprend, ce qui peut nous faire espérer qu'il en sera bientôt de même chez nous. M. James T. Beard fournit à ce sujet, dans un supplément du « Times », d'intéressants renseignements que nous résu-

mons ici d'après un article de la « Chronique des Travaux Publics ».

C'est dans la construction des maisons d'habitation que la plus grande activité se constate, résultant du manque de logis causé par la guerre. Viennent ensuite, dans l'ordre, les travaux publics et les bâtiments destinés aux écoles, à l'industrie et aux affaires.

Les constructions de 4, 5 et 6 pièces, d'un prix de 7,500 à 10,000 dollars, sont le plus demandées. Les architectes et les entrepreneurs doivent réaliser de sérieuses économies dans l'établissement des plans, dans le choix des matériaux et dans le mode de construction pour arriver à ne pas dépasser ces prix. Au surplus, les acheteurs réclament des constructions bien conditionnées. Beaucoup de spéculateurs qui avaient pensé que des maisons quelconques se vendraient à n'importe quels prix, ont subi des pertes sensibles.

Plusieurs grandes entreprises industrielles construisent en grand des maisons pour leurs ouvriers dans le but de leur assurer un logis convenable, à un prix raisonnable. Des architectes et des entrepreneurs avisés consacrent leurs efforts à créer des cités agréables, en évitant la monotonie de l'aspect.

Par raison d'économie, les habitations destinées à deux ménages rencontrent la grande faveur.

L'usage des charpentes d'acier et du béton armé s'est à nouveau répandu après avoir été délaissé pendant la guerre.

Grâce à ce système, il est possible de construire une maison de 6 pièces de n'importe quel type en six semaines, à un prix de 6,500 dollars. Ces maisons sont complètes et comprennent fondation, chauffage central, plomberie, éclairage, parquets de bois; elles sont garnies de stuc à l'extérieur et de plâtre à l'intérieur. Dans certaines parties du pays des lois encouragent les nouvelles constructions.

A New-York, par exemple, les nouvelles

maisons d'habitation construites sur le territoire de la ville et dont la valeur ne dépasse pas 1,000 dollars par pièce et 5,000 dollars par famille, sont exemptes des taxes municipales jusqu'au 1^{er} janvier 1932, pour autant que leur construction soit commencée avant le 1^{er} avril 1922. Le marché des matériaux de construction est devenu à peu près stable.

Les prix de toutes les matières premières ont subi des reculs et surtout le plomb, l'acier, le ciment, etc. Ces baisses varient entre 20 et 25 p.c. Tout dernièrement cependant on a constaté une légère tendance à la fermeté et certaines qualités de bois ont même légèrement haussé.

EXPOSITIONS

UN SALON D'ART RELIGIEUX A ANVERS. — C'est le 1^{er} décembre que s'ouvrira à Anvers, en la Salle des Fêtes de la Ville, place de Meir, le II^e Salon d'art religieux moderne organisé sous le haut patronage de la Reine et la présidence d'honneur du cardinal Mercier.

On connaît le but de ces manifestations d'art : Faire renaître un art religieux vrai, sincère, pratiqué par des artistes authentiques, en dehors de toute préoccupation mercantile et de soucis d'école.

Outre de nombreuses participations belges, l'organisateur de ce Salon s'est assuré celle du groupe d'artistes français en tête desquels brillent les noms des maîtres M. Denis et G. Desvallières.

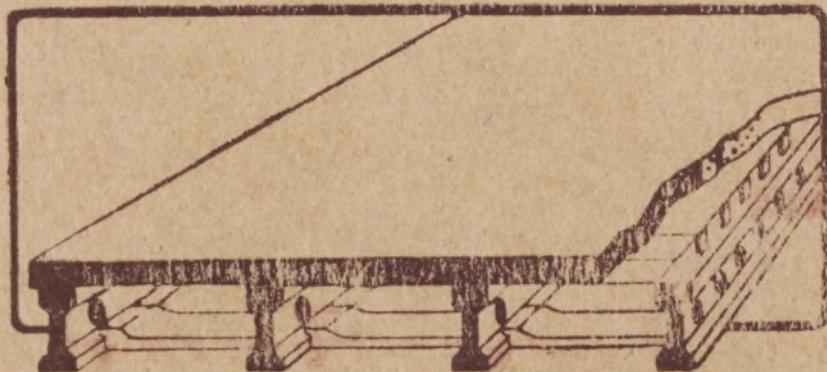
On annonce aussi un ensemble rétrospectif de l'œuvre religieuse de feu Auguste Donnay.

Le Salon restera ouvert jusqu'au 3 janvier, de 10 à 4 heures.

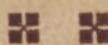
ENTREPRISE GÉNÉRALE
de
Constructions en béton armé



Bureau technique. - Etudes, projets, devis,
expertises. - Exécution de tous travaux. -



Houardis creux monolithé AURION



Paul Dufossez-Henry

Ingénieur-Constructeur

430, avenue de la Couronne, 430
BRUXELLES

139

SOCIETE ANONYME
« BOIS, CIMENT, MATERIAUX »



Anc" firme Nicolas Jossion

Maison fondée en 1809

43, QUAI AU FOIN, 43 :: BRUXELLES

(derrière le Théâtre Flamand)

Succursale :

ETTERBEEK, 90, rue du Général-Leman

Téléphones { Maison principale : Br. 3364

Succursale : Br. 8118

Bois de chêne de toutes provenances

Bois du Nord et d'Amérique

Ciment-Portland de Niel-on-Rupell

Beaver-Board

Constructions en bois et en acier

de tous genres

■ **Maisons démontables** ■

Jos. BOEL & Zonen
à Tamise

Adresse télégr. : BOELWERF Tamise

Téléphone Tamise 10

Pol MADOU = Gand

Fabrique Belge de Cartons
Bitumés en tous genres

Distillerie de Goudron

Etablie depuis 1900

se charge de la fourniture des
Cartons Bitumés - Asphalte, brais
Goudrons, Carbolineums - Vernis noir, Anti-rouille
de l'entreprise de la pose de
Toitures en pente en simple et double couche. :-:
Toitures-terrasses en ciment volcanique, asphaltages

APPELLE

tout spécialement l'attention sur son excellent
RUBBERROOFING (Toiture caoutchoutée)
supérieur aux produits similaires importés

Références

Plus de 100,000 m² de toitures-terrasses placées en 1920
Production de plus de 3,000,000 m² de Carton bitumé en 1920

Prix et échantillons gratis sur demande